

La mairie des Hautes-Rivières m'a transmis votre demande d'informations concernant des restes de bâtiments dans le secteur de La Croix Scaille. M. le Maire, Denis Disy, et son adjoint M. Montebran, ont pensé que « Le Pays des Hautes-Rivières », en tant qu'association de sauvegarde d'histoire et patrimoine local, était à même de vous répondre.

Récemment, dans le cadre de ses travaux, notre association a rédigé un sujet qui concerne ce site et dont je vous mets copie.

Ces structures sont sur le territoire de la commune des Hautes-Rivières, en forêt domaniale de Château-Regnault. Comme vous l'avez constaté le lieu vient d'être nettoyé, cela à l'initiative d'une association l' [A.F.A.R.S.E](#) (association de forestiers actifs et retraités de la Semoy) et de l'ONF.

En accord avec cette association, Le Pays des Hautes-Rivières souhaitait organiser, sur place, les Journées du patrimoine 2023. Pour l'instant ce n'est pas possible car auparavant il va falloir achever le nettoyage et surtout sécuriser le lieu. M. Didier, membre de l'AFARSE et du Pays des Hautes-Rivières se charge de trouver des informations complémentaires et nous espérons que nous pourrons concrétiser le projet pour 2024.

Comme vous allez le lire dans notre sujet, nous possédons peu d'informations, ce sont essentiellement des témoignages. M. Manuel Tjédou-Cruz, membre de la société d'histoire des Ardennes, qui s'intéresse surtout à l'histoire militaire, n'a pas été en mesure de nous apporter plus d'éclairage. Si de votre côté vous avez connaissance d'informations supplémentaires, nous serions contents que vous nous en fassiez part.

Cordialement à vous.

Marie France Marquet.

Présidente Le Pays des Hautes-Rivières

06 33 82 03 69

# Le camp allemand de la Croix Scaille

Près de la Tour du Millénaire, dans les bois, côté français sur le territoire des Hautes-Rivières, subsistent les vestiges d'un camp.

Selon Éva Thomé qui interrogea Marguerite Fontaine, résistante bien connue, habitante des Vieux Moulins de Thilay, dès l'hiver 1942-1943 les Allemands se sont intéressés à cette région du plateau ardennais. Ils installèrent « *des chantiers de carbonisation (charbon de bois) aux Manises en particulier. Des travaux furent entrepris dans les environs de La Croix Scaille : ils creusèrent des puits, firent des fondations, amorcèrent de véritables constructions et installèrent des baraquements* ».

Si l'on en croit le Cercle d'Études Historiques de Gedinne (revue n° 29) il semble que les centres de documentation militaire allemands n'évoquent pas l'existence de ces travaux.

Un agent de renseignements français fut pourtant envoyé sur place depuis Charleville, juste avant le choix d'un terrain de parachutage sur les Hauts Buttés, il tenait ses directives de Londres via Paris. Dans son livre « *Marguerite Fontaine* » Éva Thomé rapporte qu'il devait enquêter sur « *les mystérieux travaux de La Croix Scaille* ». Toujours selon elle, le brigadier-chef des douanes Melin, qui avait accès aux chantiers, était bien placé pour le documenter et lui fournir les plans.

En 1937, Gustave Van Hijfte, flamand d'origine, avait loué la ferme Jacob proche de la Croix Scaille. Il vivait là avec son épouse et ses enfants : Marcel né en 1925, Arsène né en 1927, Maria et Louis nés en 1930.

D'après Arsène, 16 ans au début des travaux, fin 1942, les quelques soldats allemands qui s'en occupaient venaient à la ferme de temps en

temps. Ils pouvaient converser avec son père, qui parlait flamand, langue germanique.

Toujours selon Arsène, les travaux avaient été commandés par une société civile allemande, de Hambourg. Sur place, ils étaient supervisés par deux ingénieurs civils, allemands, dont l'un, qui prenait pension à Monthermé, semblait être le principal responsable des opérations.

L'autre, originaire d'Aix-la-Chapelle, parlait bien le français. Ils étaient assistés par 6 ou 8 soldats de la Wehrmacht sous les ordres d'un gradé d'origine autrichienne. La présence militaire allemande était donc peu importante.

On sait que d'autres travailleurs, logés dans trois baraquements de bois, y étaient employés : Des prisonniers d'Afrique Noire, selon Éva Thomé, des Algériens et des Marocains, selon Van Hijfte, plus quelques civils.

Il faut se souvenir que les Allemands n'emmenaient pas les prisonniers de couleur en Allemagne. Leur couleur de peau les aurait trahis en cas d'évasion, ils jouissaient donc d'une relative liberté. Le dimanche ils allaient à la messe aux Hauts-Buttés, et en semaine aux Vieux Moulins de Thilay où le facteur déposait pour eux courrier et colis.

Plusieurs exprimèrent « *le désir de rendre totale leur semi-liberté* », le brigadier Prost et le docteur Lhoste en évacuèrent quatre, dissimulés dans la voiture du docteur.

Bien plus tard, se trouvèrent là, également des Français venant de Monthermé et des civils anversoises venus faire leur S.T.O. en France plutôt qu'en Allemagne. Ils pouvaient envoyer l'argent qu'ils touchaient à leur famille. Les lettres et colis qu'ils recevaient arrivaient à la ferme Jacob. Arsène Van Hijfte racontait qu'ils pouvaient obtenir une permission tous les quinze jours.

Quand les contrôleurs de la Gestapo venaient visiter ces ouvriers, ils entraient à la ferme Jacob, se renseignaient auprès de la famille Van Hijfte pour savoir où se situait le camp. En leur présence, celle-ci s'exprimait toujours en flamand.

Les baraquements de bois étaient protégés par des papiers goudronnés. Certains pans de murs et les cheminées étaient en briques. Les toits étaient couverts de terre ensemencée. Sans doute pour ne pas être vus par des avions étrangers. De même, des arbres avaient été laissés volontairement dans le camp.

Les prisonniers travaillaient à la construction d'une ligne électrique qui devait relier le camp à Rienne, village belge proche. Ils abattaient ainsi beaucoup de bois.

- - Le poste transformateur fut placé entre le camp et la Croix Scaille.
- - Les travaux concernant les parties bétonnées n'ont commencé qu'en 1943.
- - Le ciment et la grève étaient amenés près de la Ferme Jacob. Ces matériaux étaient destinés à la fabrication des socles des pylônes et aux bases des bâtiments.
- - Les Allemands avaient installé des rails (système Decauville) pour relier le camp au sommet du site. Deux petites locomotives circulaient. Le lieu était également équipé de voies de garage.
- - Le camp devait s'étaler sur 1.500 mètres, se composer de 5 grands bâtiments de briques, de 20 m sur 70 m, dont un réservé pour les chefs, et une cave.
- - Il était aussi muni de 5 miradors de 36 à 42 mètres de hauteur, 4 aux coins du camp et un au centre. Sur les 5 miradors, 2 étaient en territoire belge, miradors dont on pouvait, à une époque, voir les socles.

En attendant un raccordement au câble Paris-Cologne qui passait par la vallée de Saint-Jean, entre Linchamps et Louette-Saint-Pierre, les

Allemands utilisaient l'installation téléphonique la plus proche, c'est à dire celle dont dépendait la Ferme Jacob.

Parmi la population environnante, certains supposaient et supposent encore qu'il pouvait s'agir de la construction d'un futur camp de concentration.

Monsieur Pierson, propriétaire de la ferme Jacob, était persuadé que les officiers allemands commandaient « *les travaux d'une sorte de camp de concentration construit en grand secret à La Croix Scaille* »<sup>1</sup>.

Il gagnait leur confiance grâce à quelques bonnes bouteilles de vin. Il finit par obtenir de ces officiers des laissez-passer qui permirent à Albert Bruck, brigadier forestier, et à Marguerite Fontaine, tous les deux résistants, d'aller voir, dans une prison de Bruxelles, en juillet 1943, l'abbé Grandjean (autre résistant) et de converser avec lui.

En tout cas, les ouvriers s'arrangeaient pour saboter le travail afin de retarder le chantier dont ils ignoraient la destination finale. Ils semaient des pointes dans les bois, coupaient des planches trop courtes... faisaient perdre du temps.

Une piste d'atterrissage pour avions légers semblait être aussi prévue dans la clairière, au bout du chemin qui, de la ferme Jacob mène aux Vieux Moulins de Thilay.

Cette piste, comme le camp, ne fut cependant jamais opérationnelle, les travaux avançant à « *la vitesse d'un escargot* »<sup>3</sup>.

De grandes plates-formes en béton furent quand même construites ce qui fit penser aux Français à un projet allemand de rampe de lancement pour les V1.

Des caves abritaient des alternateurs reliés par des pylônes à la cabine de haute tension de Rienne. Ces caves sont en partie bouchées en raison des dangers qu'elles représentent.

Pendant l'hiver 1943-1944, les travailleurs partirent. Seuls restaient quelques Allemands. Ils abandonnèrent le camp en juin 1944, au moment du débarquement allié en Normandie. Le camp ne fut donc jamais achevé.

Les hommes des Vieux Moulins de Thilay et des Hauts-Buttés furent contraints - par les autorités allemandes encore présentes dans la région - de monter la garde, à tour de rôle, aux chantiers de La Croix Scaille. Le soir du 15 juin 1944, les fils de Marguerite Fontaine, des Vieux Moulins de Thilay, y étaient encore de service, sans doute suite à l'attaque des Manises.

Outre les suppositions au sujet d'un camp de concentration futur ou de rampes de lancement de V1, il est plus vraisemblable que ce camp fut prévu pour être un centre de radars chargés de repérer les avions alliés. Dans son ouvrage « Armes secrètes et ouvrages mystérieux », le capitaine de l'armée française Myrone N. Cuich affirme que les Allemands avaient décidé de construire une ligne de radars allant du Nord de la Hollande jusqu'à Dijon.

L'édification de cette ligne fut confiée dès 1941 au général allemand Kamhuber.(Photo ci-contre)

Il s'agissait de radars espacés de 30 km les uns des autres, sur une bande de 100 km de largeur. La ligne devait passer par la Croix Scaille. La station voisine était Mogimont. Si cette dernière fut achevée et mise en activité, celle de La Croix Scaille n'a, semble-t-il, jamais été opérationnelle.

Philippe Emonet, spécialiste en armement, a écrit pour le site de la commune de Brandeville, proche de Dun-sur-Meuse, des renseignements concernant un camp situé sur la commune de Bréhéville. Les informations sur ce camp dénommé « Camp Allemand de la Montagne » nous apporte un éclairage sur ce qu'aurait pu être la finalité du camp de La Croix Scaille.

De juillet 1940 à mai 1941, les Anglais, dont les radars détectent les avions allemands décollant des côtes françaises, ont la maîtrise du ciel. Pour l'État Major allemand, il est donc impératif de créer une structure de défense aérienne apte à contrer les bombardements massifs des Alliés sur les villes allemandes.

Les équipements électroniques, intacts, d'un bombardier anglais tombé sur le sol allemand, vont permettre à l'Allemagne de comprendre ce qui fait la supériorité des Anglais et de rattraper son retard.

La Luftwaffe (armée de l'air) charge le Général Joseph Kammhuber de mettre en place un système de détection des bombardiers ennemis, avant qu'ils n'atteignent le territoire du Reich.

Cette ligne de radars porte le nom de Himmelbett (Ciel de lit). Elle s'étendait sur toute l'Europe et comportait trois niveaux de stations selon la position géographique des radars :

- 1-) Les stations basées en Allemagne et sur le territoire du Reich
- 2-) Les stations périphériques établies en pays occupés, notamment en France, au Danemark et en Norvège. Le camp de Bréhéville faisait partie de ce niveau. Il était identifié sous le nom de « Drache » (Dragon), numéro 131 et équipé d'un radar Freya ayant une portée de 100 km, chargé d'annoncer l'approche des avions ennemis et de deux radars Würzburg Riese dont l'un d'eux surveillait l'évolution de la chasse allemande.

3-) Les stations de première alerte, plus éloignées, et les stations du mur de l'Atlantique.

Les restes des caves, encore visibles à La Croix Scaille, nous laissent penser qu'ici l'accès se faisait par des puits verticaux munis d'échelles le long de la paroi.

Début septembre 1944, l'avant-garde de l'armée américaine prit possession de ce site. D' octobre à juillet 1945, ce camp situé en France, abrita, selon les sources, de 1 500 à 4 000 soldats allemands, faits prisonniers par l' U.S. Army.

Sous le contrôle des Américains, au camp, trois des bâtiments furent entourés par des fils barbelés et une antenne fut installée.

Les prisonniers allemands abattaient des arbres, pour en faire « des bois pour les mines du Nord de la France ». Chaque Allemand devait, une fois sa journée de travail terminée, avoir débité un stère. Ils travaillaient par équipes de 12. Des centaines d'hectares de forêt furent ainsi exploités. Les Américains acheminaient ce bois vers Monthermé à l'aide de camions G.M.C.

Des hommes des alentours ont gardé des prisonniers allemands au camp de la Croix-Scaille.

Gilbert Collet et Fernand Baikrich, de La Neuville-aux-Haies, faisaient équipe ensemble. Roger Bourguignon, Léon Hubert et Marcel Parizel, tous trois de Linchamps, ont aussi gardé ce camp, après la libération.

Marcel Parizel décrivait les bâtiments sur des soubassements de briques.

Selon lui, les soldats américains avaient établi un circuit sur lequel ils conduisaient leurs jeeps « comme des fous », avec dérapages en tous genres. Une portion de ce circuit porte encore, de nos jours, le nom de « Chemin des Américains ».

Léon Hubert racontait qu'ils ignoraient ce que contenaient les bâtiments de briques et les caves. Ils étaient logés dans les baraques en bois autour du camp. Selon lui, aucun des 4 miradors en briques prévus auparavant par les Allemands n'existaient plus.

Léon Hubert disait qu'il y en avait un seul de bois et de métal construit par les Allemands. L'Armée Française, au moment où il fallut refaire les cartes d'État Major de la région a signalé en cet endroit « *une tour de bois* ».

Selon Marcel Parizel, en 2007 un mirador de l'époque allemande existait toujours et se situait, côté français, à l'endroit le plus élevé du site de la Croix Scaille, à l'altitude de 502 mètres.

En 1946, le camp fut abandonné par les Américains.

Les autorités françaises le firent garder durant un an, par des équipes successives de deux français. Par la suite, il fut désaffecté.

En 1947, une entreprise de Reims, appartenant à Richard de Liard, vint démonter l'ensemble. Un ferrailleur de Louette-Saint-Pierre défit et récupéra les fils de cuivre et la tuyauterie.